

BERNARD CHARBONNEAU

Tristes campagnes

(extrait de la conclusion)

1971

5. POUR UNE GUERRE D'INDÉPENDANCE DU BÉARN

Le Béarn – le Québec –, les pays, n'ont plus pour eux l'histoire si on identifie celle-ci au *fatum* économique. Ils n'ont qu'un espoir: l'homme, si celui-ci cesse de s'émerveiller devant ses produits comme un enfant devant ses fèces. Il faudra bien que le Béarn et le Pays basque en viennent à une rupture et un combat; et ce qu'ils devront rompre en premier lieu c'est le silence. Toutes les sociétés se défendent, et si la plus puissante de toutes n'écrase pas ses adversaires, c'est qu'elle est assez forte pour leur opposer le poids écrasant de son silence. La première chose que le Béarn ait à faire est de prendre la parole.

Mais à l'origine, comme ce livre, l'attaque ne peut être que cri absurde, provocation dérisoire. Et allant à rebours du train de la société, elle ne peut venir que de l'élément humain fondamental: l'individu. L'impensable – l'antisociété industrielle seule capable d'user de l'industrie – ne peut surgir que d'une mutation s'opérant dans un homme, décidé à se lier à d'autres hommes pour fonder une communauté paradoxale d'individus solitaires. Ce n'est pas à des lecteurs, à des Français ou à des Béarnais, que ce livre s'adresse, mais à eux. S'ils se déracinent du monde et de l'époque où ils sont nés, alors ils deviendront Béarnais. Et la véritable utopie c'est probablement d'en appeler à cette mue, au vieux rêve que l'humanité poursuit depuis les Grecs, les Prophètes et les philosophes: une société qui ne soit pas seulement sociale, mais fondée sur une communauté des consciences.

Société rationnelle, mais cependant paradoxale puisqu'elle suppose non seulement le dépassement de l'opposition individu-société, mais de celle de la nature et de la surnature, de la tradition et du progrès : de la partie et du tout. La révolution béarnaise ne naîtra que d'une rupture et d'un nouveau lien avec l'univers : d'une conversion opérée au cœur du microcosme personnel. La guerre pour l'indépendance du Béarn et de tous les pays prend d'abord forme spirituelle et personnelle, elle doit redécouvrir toutes les vieilles pratiques des religions : la contemplation des splendeurs du ciel et de la terre, l'ascèse, qui est à la fois humilité devant la vérité et critique, dépouillement des illusions de la subjectivité individuelle ou collective.

Ce Béarn à édifier sur la table rase laissée par la tornade moderne doit enfoncer ses fondations dans le roc de l'esprit personnel. Le combat pour sa libération est d'abord celui de soi contre soi-même : combat de la raison et de l'éthique (1) contre l'instinct, de la décision contre l'habitude, de la conscience contre le sommeil de l'esprit. La défense et la renaissance du Béarn, l'horreur de la souillure et du mensonge, l'amour de la nature et des patries, partent de l'individu : ceux qui ont peur de ce mot le remplaceront par « personne ». La pensée et la vie personnelles ne sont pas contradictoires à une action politique et sociale authentique comme nous le suggère une société qui cherche à éliminer en nous le seul virus qui la menace, elles en sont la condition. Par où commencer : améliorer l'homme ou la société ? Quel démon stupide, certainement social, nous suggère cette question ? Par l'un et par l'autre ; car l'un est la condition de l'autre et l'autre celle de l'un : le Béarn ne sera libéré que si les Béarnais se libèrent.

La rupture s'opérera d'abord en notre conscience, donc si celle-ci mérite son nom, en notre vie. La révolution : l'autre vie, n'est pas pour demain, elle commence ici même aujourd'hui. Et si elle n'est pas encore prisons, échafaud, elle est déjà croix : angoisse, exclusion, silence. Mais

si l'arbre est arbre, il engendre la forêt. S'il est parole, elle s'adresse à autrui. Au départ ces Béarnais de choix auront pour tâche de définir cette autre vie et de la faire connaître. Toute entreprise politique et sociale commence par une communauté de pensée et d'enseignement; un apostolat pourrait-on dire, si le terme qui désigne ceux qui allument la flamme n'avait fini par évoquer ceux qui l'éteignent.

Il n'est pas d'exemple qu'une société ait fait sa propre révolution, tout au plus la révolution profite de sa crise. La liberté se prend, donc le Béarn ne doit pas attendre à ce que l'existence: la nature, l'autogestion ou la régionalisation, lui soit accordée d'en haut. Le Béarn ne sera pas l'œuvre des Béarnais de Paris, ni même de ceux de Pau, mais d'individus solitaires et du peuple silencieux. La société industrielle comme les autres n'acceptera de changer que si une révolte la pousse l'épée dans les reins. Elle n'acceptera le dialogue et le partage que si elle se heurte à un « interlocuteur valable » refusant de jouer son jeu.

Il faut donc que pour renaître le Béarnais se refuse à l'être en redécouvrant la violence, qui n'est telle que si elle est personnelle et non d'État: lucidité tranchante, aptitude à souffrir et à rire de la force aveugle de l'opresseur, humour noir. Certes tout amour implique la haine, et la première tâche de qui aime son pays sera de réanimer le débat en le faisant sortir du frigidaire où notre société enferme les problèmes humains, qualifiés de « techniques ». La ruine du Béarn mérite la colère autant que celle du Biafra, car elle est encore plus complète et nous concerne directement. Je ne vois pas pourquoi on ne polluerait pas la face désinfectée à l'*after-shave* des pollueurs en leur crachant cette haine à la figure. La violence créatrice que notre société refoule dans la poubelle d'*Hara-Kiri* devra être récupérée et transférée du secteur de l'art comique et des loisirs à celui de l'action révolutionnaire. À défaut d'une pensée, la fête de Mai donne l'exemple d'un style qu'on peut enrichir.

Voici maintenant quelques exemples locaux, avec le tarif. Une action aussi minoritaire, dont la véritable force est l'imagination, peut commencer à un niveau artisanal et culturel sous la forme d'une entreprise de décoration éducative. Rien n'empêche d'embellir les panneaux publicitaires qui polluent nos paysages de bulles qui leur donneront leur vrai sens, et le mensonge proclamera ainsi la vérité. On peut peindre en vert – couleur symbolique – le panneau de Vapona qui masque l'église de Domezain. (De cinq à cent francs d'amende pour dégradation de monument historique), ou bien, en belle romaine, écrire sur le pont de Saubusse: « Cet égout vous est offert par Saint-Gobain. » (De deux à six jours de prison avec sursis pour avoir orné un bâtiment public en temps non férié. On remarquera qu'il n'y a pas délit de dégradation de fleuve.) On peut proclamer la splendeur de tel ou tel merdier en y plantant des perches enguirlandées de plastique ou de tripes, et une pancarte pour l'indiquer aux touristes, avec la mention tout le long du Nééz: circuit des Étrons du Jurançonnais. Au mois d'août on y organiserait une fête avec élection de miss Salope, avec distribution de prix en nature, diplôme sur papier cul déposé dans la boîte aux lettres des divers auteurs. (De cinq à quinze jours de prison avec sursis pour avoir usurpé les fonctions des PTT.) Il faut rendre systématiquement la parole aux divers objets dont s'embellissent la campagne et la ville: leurs vastes surfaces nues appellent l'inscription et la fresque. Quelle matière pour le peintre ou le sculpteur du dimanche que les cubes géants du nouveau Bayonne! Mais ici ce serait aux locataires de prendre l'initiative d'un nouvel art rupestre jusqu'ici refoulé dans les Lascaux du pipi. Le parking de Monfort, faute d'autos, attend son Michel-Ange, et quelques traits transformeront les châteaux d'eau en lingam: malheureusement les moyens techniques manquent pour s'ériger à la hauteur de ces poèmes de béton (de dix à vingt jours de prison pour avoir forcé les ponts et chaussées à s'exprimer, sans sursis s'il y a récidive).

Notre société bourgeoise et industrielle n'édifie plus que des carcasses – on peut dire structures – techniques camouflées par les délires superficiels et précaires, en plastique gonflable, donc dégonflables de l'art. Une action révolutionnaire aurait la vertu de lui rendre, comme à la parole, sa dignité. L'art, ou plutôt la pensée vécue jusqu'au sang du cri, serait à nouveau force sociale, créateur de rites et de cérémonies. Car ce n'est pas l'art qui est révolution comme l'imaginait Artaud, mais la révolution art, quand elle ne se réduit pas à un théâtre politique. Ainsi pour le « Jour de la terre », la contre-inauguration de l'égout qui pollue la plage de la Salie aurait pu être l'occasion d'une nouvelle tragédie grecque, sans décor ni public, où il n'y aurait eu que des acteurs. Venus de la plage ou de la dune, apparaîtraient des personnages, qui se dissimulent ailleurs dans les coulisses : le préfet, le président, l'expert. (De un à six mois de prison sans sursis pour offense à fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions de pollution.) Le chœur – le peuple – commenterait l'action. Ainsi, contrairement au propos d'un haut fonctionnaire local, « il n'y a pas à faire un drame de ce qui n'est qu'un problème technique (2) », l'affaire de la Salie deviendrait ce qu'elle est effectivement : un drame.

La nature, les Landes ou le Béarn, sont détruits par le culte de la technique en soi. L'on peut espérer au contraire qu'en dramatisant ces problèmes on forcerait la société à offrir une tribune judiciaire à ses adversaires. Peu à peu la parole – qui n'est plus l'ersatz de « protection de l'environnement » destiné à prévenir la critique – succéderait au silence. La défense des Landes ou du Béarn émergerait enfin sur le plan de l'action sociale et politique, c'est-à-dire finalement de la guerre, couverte ou déclarée. Il n'y a pas plus lieu de la prôner que de la refuser : pour ce qui est de celle faite au Béarn il y a quelque temps qu'elle est totale. Quant à celle que mène l'opprimé contre la toute-puissance, il faut d'abord qu'elle soit déclarée : dite, nous avons vu comment. En Béarn le premier signe de cet état de guerre qui explicite-

rait la haine que les paysans portent à l'occupation étrangère est à la portée du premier venu. Plus de ces piquets rouges, gouttes de sang dans l'herbe, signe de malheur et d'exode, que n'importe qui peut enlever: les trusts qui les plantent sauront qu'ils doivent désormais les faire garder. Plus de ces robots qui s'installent dans votre pré sans un salut et sans que nul les interpelle; si la loi donne aux nouveaux seigneurs béarnais le droit d'envahir les terres de leurs serfs, qu'elle le proclame dans les règles! Et si expropriation il y a, qu'elle se fasse sous les huées de la protection des gendarmes; les taux d'indemnité ne pourront qu'y gagner. Ainsi l'aristocratie du pétrole saura que les pleins pouvoirs techniques comme les autres engendrent la haine de l'esclave contre son maître: ce par quoi il l'enchaîne. Pour humaniser le débat, il faut le passionner, c'est ainsi qu'on ôte au pouvoir technique cette abstraction glacée qui lui donne le coupant de l'acier. Que la Kommandantur nordique qui règne en Béarn sache que ses privilèges suscitent la même fureur rentrée que n'importe quel occupant, et que l'arbitraire de l'ingénieur a la même gueule poilue que celle du reître. Maintes paroles pourraient le lui rappeler, et surtout le silence du mépris; à la différence du pouvoir l'autorité se refuse (3). Alors à l'atmosphère lénifiante propice au smog succéderait une autre plus claire et plus vive. Lorsque le P.-D.G. des papeteries irait pêcher le saumon dans le dernier gave, il saurait qu'il est imprudent de laisser sa Mercedes dans la nature, et quand il irait tirer la palombe dans le bled, qu'il vaut mieux se faire escorter de gorilles armés. (De un franc d'amende à six mois de prison ferme pour chasse au P.-D.G. en période de fermeture.)

Donc, au moment venu, pas de raison de ne pas s'en prendre aux responsables, ou plutôt irresponsables, qui sont à l'origine du ravage du pays. Mais le terrorisme peut prendre maintes formes avant de faire parler la poudre, qui est bien la plus creuse des rhétoriques. À la différence du terrorisme vulgaire qui s'attaque volontiers à des sous-fifres ou des innocents, celui-ci aurait le souci d'être sélectif: la

violence étant d'autant plus virulente que l'ennemi est haut placé. Avec une patience et une rigueur quasi procédurières, il détecterait d'abord les vrais coupables : atomistes auteurs des diverses bombes, éminences grises ou théologiens vénérés et grassement payés de la Chimie, philanthropes éminents de la bonne soupe populaire des Loisirs. Un jugement en bonne et due forme les ayant élus, c'est sur eux que se braqueraient les projecteurs et le tir. On rechercherait par quels moyens leur faire savoir que des hommes ne voient plus en eux des spécialistes, mais des ennemis et des criminels. Mains moyens légaux ou illégaux permettent de persécuter le persécuté, d'autant plus efficacement qu'il ne se croit pas tel. Il y a la poste et le téléphone pour lui rappeler quotidiennement son état : l'abonnement gratuit, les calendriers plaisamment illustrés, l'aubade vespérale ou la discussion dans la rue, etc. À partir de là on peut aller plus loin. (De un franc d'amende à la réclusion perpétuelle sans sursis.) Je n'irai quand même pas jusqu'à envisager le sacrifice ultime qui fait les martyrs et les bourreaux, souvent de la même famille. Mais il ne m'étonnerait pas que notre société rationalisée, si elle était vraiment menée, retrouve avec délices l'usage de la terreur sacrée. Pour l'instant, le martyr, cette Légion d'honneur de la révolte que les régimes dignes de ce nom attribuent en grand arroi à leurs ennemis, est hors de portée. Hélas ! La guerre de la France technocratique contre le Béarn est loin d'être déclarée ! À plus forte raison, à la différence de la plupart des utopistes, je n'imaginerai pas le Béarn au gouvernement. Pour y accéder et s'y maintenir à rebours de la nature et de l'homme, ne faudrait-il pas qu'une poigne de fer le recrée depuis A jusqu'à Z ?

En tout cas, si des Béarnais récoltent un jour les fruits redoutables de leur patience, ils ne devront pas oublier que la guerre n'est pas un jeu. La violence ne devant être en aucun cas une fin en soi, la condition nécessaire est de l'exercer d'abord contre soi-même. La lucidité, la réflexion sont des vertus guerrières, sinon de soldat. Mais y a-t-il des hommes

qui soient prêts à faire la guerre pour changer leur vie et non pour la fuir? On voit que l'auteur va jusqu'au bout de l'utopie, et qu'après avoir inventé le Béarn, il invente le Béarnais.

Voilà la fin de mon roman folklorique. Et je me réveille, au déclin du jour, devant mon Béarn, qui est ici basque. Devant moi les Pyrénées n'ont pas bougé; quand leurs vagues imminentes auront croulé, les trompettes des anges auront sonné. Mais celui qui les voit venir de loin, brunes puis bleues, les entend doucement gronder, tandis qu'à l'horizon jaillit très haut l'aigu d'écume étincelante. En bas souple et multiforme se déploie la trame, de tous les tons du roux et du vert, que d'innombrables générations de tisserands ont tissée. Qui la contemple y découvre maints symboles ou inscriptions. En cet automne 1971, rien ne la macule, si ce n'est pour un œil averti quelques taches blanches au plus creux: annonce du déluge qui suinte jusqu'en ce cœur profond du pays.

L'or devient bronze, et le vent du sud (qu'on dit « hé-goua » dans cette partie du Béarn) se lève. Les feuilles volent, les voiles claquent, les Pyrénées se rapprochent dans la fumée des embruns; les amarres se tendent. Mais pourra-t-il arracher du quai un aussi lourd navire?

Notes

1. Surtout ne parlons pas de morale!
2. Déclaration du préfet régional à la presse (*Sud-Ouest*, janvier 1971).
3. A tout directeur rencontré pourrait être faite l'aumône de 0,20 F, suivi de « C'est pour vous mon brave ».

Bernard Charbonneau, *Tristes campagnes*.
Denoël, 1973, rééd. Le Pas de côté, 2013
La Grande Mue, avril 2023
lagrandemue.wordpress.com